

comédie en un acte et en prose (non représentée).

Brueys et Palaprat, comédie en un acte et en vers, par Etienne, représentée à la Comédie-Française le 28 novembre 1807. On connaît la tendre amitié qui unissait Brueys et Palaprat, ces Castor et Pollux de la collaboration dramatique. Ils viennent de faire représenter leur chef-d'œuvre, le *Grondeur*, et cette comédie a été sifflée. Nos deux auteurs comptaient pourtant sur un succès pour amener l'aisance dans leur modeste chambrette; c'est là qu'ils apparaissent au lever du rideau. Nos deux poètes s'indignent du mauvais goût du public; ils s'en prennent aussi à la faiblesse de leurs interprètes, tout en exceptant, bien entendu, de cet ostracisme Mlle de Beauval, la charmante comédienne, dont ils sont l'un et l'autre amoureux. Palaprat, arrivé de la veille à Paris, avait, chemin faisant, obligé un inconnu de bonne mine, auquel il a laissé son adresse. Ce dernier se présente chez les deux amis, qui le reçoivent de leur mieux, et lui proposent même, quoique sans argent, de dîner avec eux. L'inconnu accepte et promet qu'il sera exact. Lorsqu'il s'est retiré, Brueys sort pour aller au théâtre, et Palaprat, resté seul, voit entrer un huissier chargé d'arrêter son ami à la requête d'un créancier impitoyable. Il déclare qu'il est Brueys, et suit le recours en prison. Mlle de Beauval, qui était venue visiter ses auteurs, offre ses diamants pour sauver Brueys, mais la juste fierté de celui-ci ne saurait accepter un tel dévouement. Il court se faire connaître et délivrer son ami. L'inconnu arrive à l'heure dite pour dîner et ne trouve que l'huissier, qu'il prend, en le voyant écrire, pour un auteur. Cette méprise donne lieu à une scène très-piquante, mais l'équivoque cesse et l'huissier apprend la vérité à l'inconnu, qui n'est autre que le duc de Vendôme, petit-fils d'Henri IV. Le duc se rend caution des deux amis et les fait mettre en liberté. Etienne, dit un critique, a changé la condition et la fortune de Brueys comme son caractère... Il le fait pauvre, comme il le fait ami généreux et dévoué. Brueys, protégé de Louis XIV à titre de nouveau converti, pourvu de grasses abbayes, ne fut jamais exposé aux poursuites des recors. Qu'importe? il n'y a que les biographes qui sachent cela; il suffit que Brueys et son ami soient auteurs pour que la chose soit vraisemblable. Le fond de cette comédie est des plus légers; mais de jolis détails, des traits heureux, des vers bien frappés, la rendent très-agréable. Son succès au théâtre s'est longtemps soutenu, et le vers :

On n'est jamais si bien servi que par soi-même, est devenu proverbe. L'ouvrage était monté d'une manière splendide : Brueys, Lafon; Palaprat, Fleury; le duc, Damas; Grapin, Baptiste cadet, Mlle de Beauval, Mlle Mars.

BRUEYS D'ALGALIERS (François-Paul), vice-amiral français, né à Uzès en 1753, mort en 1798. Il entra dès l'enfance dans le service de mer, devint capitaine de vaisseau en 1792, fut écarté un moment comme noble, rappelé sous le Directoire et chargé de diverses opérations, où il montra des talents et de la fermeté. Vice-amiral en 1798, et chargé du commandement de l'escadre qui transportait les troupes en Egypte, il contribua à la prise de Malte, opéra heureusement son débarquement près d'Alexandrie, mais commit la faute d'aller mouiller à l'ancre et d'attendre l'ennemi dans la baie d'Aboukir, où il se crut trop facilement en sûreté, et où il fut attaqué par Nelson et la flotte anglaise, qui firent essuyer à la nôtre un des plus grands désastres inscrits dans nos annales maritimes (1^{er} août 1798). Brueys combattit au moins avec un courage qui lui a fait pardonner en partie son manque de prévision. Frappé d'un boulet, il refusa de se laisser transporter et expira sur son banc de quart, deux heures avant l'explosion de son vaisseau (*l'Orient*).

BRUFF, ville d'Irlande, comté et à 18 kil. S. de Limerick, à 214 kilom. de Dublin, sur la Morning-Star; 2,900 hab. Population décroissante; église et chapelle catholique.

BRUFFIÈRE (LA), bourg et commune de France (Vendée), arrond. et à 48 kilom. N. de Napoléon-Vendée; 2,696 hab.

BRUGANZA (Gaetano), théologien et littérateur italien, né à Mantoue en 1732, mort en 1800. Il entra dans l'ordre des jésuites et professa successivement les humanités, la rhétorique et la philosophie. Après la suppression de la compagnie de Jésus, il revint dans sa ville natale, où il s'adonna presque entièrement aux travaux littéraires. Ses principaux ouvrages sont : *De modo conscribendi inscriptiones* (Mantoue, 1779, in-8°), traité rempli de judicieuses observations; la *Poesia in aiuto alla prosa* (1781), où il montre l'influence de la poésie sur le style des grands prosateurs; *Carmina* (1786), recueil de vers écrit avec élégance; *Eloquenza ridotta alla pratica* (1800, in-8°), etc.

BRUGÈLES (dom Louis-Clément), chroniqueur français du XVIII^e siècle, a publié les *Chroniques ecclésiastiques du diocèse d'Auch*, suivies de celles des comtes du même diocèse (Toulouse, 1746, in-4°).

BRUGELLETTE, bourg de Belgique, province de Hainaut, arrond. et à 22 kilom. N.-O. de Mons, sur la Dendre; 1,860 hab. Commerce important d'huile et de chaux, toile, bétail et

beurre. Brugellette a possédé pendant longtemps un grand établissement d'instruction publique dirigé par les jésuites, fermé en 1854.

BRUGEOIS, OISE s. et adj. (bru-joi, oi-se — rad. *Bruges*). Habitant de Bruges; qui appartient à cette ville ou à ses habitants : Les BRUGEOIS. La population BRUGEOISE. On disait autrefois BRUGELIN, INE.

BRUGES, ville de Belgique, ch.-l. de la prov. de la Flandre occidentale, à 121 kilom. N.-O. de Bruxelles, à 45 kilom. O. de Gand, sur la Roye et à la jonction du canal qui relie Gand et Ostende; 49,600 hab. Evêché, tribunaux de 1^{re} instance et de commerce, collège épiscopal, écoles de chirurgie et de peinture, bibliothèques. Fabriques de tissus de lin, de laine et de coton; chapeaux, savon, bière, papier, faïence, tabac, amidon, cordages, etc. Commerce très-actif, favorisé par la situation centrale de cette ville, où aboutissent toutes les voies navigables du royaume et plusieurs voies ferrées.

Bruges, place de guerre, défendue par un système de fortifications modernes, a conservé mieux que toute autre ville de Belgique la physionomie du moyen âge. Ses rues, propres, mais étroites et peu régulières, sont bordées de maisons de bois et de maisons dites à l'espagnole, ayant pignon sur rue et pignon à gradin. Les places, peu nombreuses et resserrées, ne présentent rien de remarquable; mais les édifices anciens qu'on rencontre çà et là dans la ville méritent d'attirer l'attention.

Connue, au III^e siècle, sous le nom de *Brugh*, dont l'étymologie se trouve dans le mot flamand *bruggin* (ponts), cette ville ne fut d'abord qu'un château; au VII^e siècle, elle avait le titre de ville municipale. Saint Eloi y fonda l'église Saint-Sauveur, par ordre de Dagobert. Plus tard, en 867, elle fut fortifiée pour résister aux coups de main des Normands, et devint capitale des comtes de Flandres. Au moyen âge, la prospérité de cette ville, qui devait sa richesse à l'industrie du tissage des laines, des tapisseries et de la taille des diamants, s'accrut encore par la participation des Brugeois aux avantages de la ligue hanséatique. Entrepôt de productions de l'Inde, de l'Italie et de Venise, elle devint un des plus grands marchés de l'Europe. Des manufactures de toute sorte s'établirent dans les environs. Mais au XVI^e siècle, cette prospérité déclina, pour se relever en 1643 par la clôture de l'Escaut. Bruges fut prise en 1794 par les Français, qui, quatre ans plus tard, y firent prisonniers les Anglais qui avaient voulu détruire les écluses du canal d'Ostende. Sous l'Empire français, elle fut le chef-lieu du département de la Lys; elle reprit une grande splendeur sous le règne de Guillaume I^{er}, et est aujourd'hui très-florissante.

Bruges est la patrie d'un grand nombre d'hommes célèbres. Raul de Bruges et Lambert Hantschilt, astronomes au XII^e et au XIV^e siècle; Louis Berkem, l'inventeur de la taille du diamant; Jean Stradan, peintre, et Calloigne, statuaire.

— **Monuments.** Bruges est, comme nous l'avons dit, la ville de Belgique qui a le mieux conservé la physionomie caractéristique du moyen âge. On y rencontre, presque à chaque pas, de vieilles demeures féodales couvertes de sculptures d'une bizarrerie charmante. Nous nous bornerons à décrire les monuments les plus importants :

La CATHÉDRALE DE SAINT-SAUVEUR passe pour avoir été fondée par saint Eloi. Reconstituée ou restaurée à diverses époques, à la suite de violents incendies, dont le dernier eut lieu en 1839, elle ne présente pas une grande homogénéité de style. Comme beaucoup d'églises de Flandre, elle n'a pas de portail. La tour carrée qui s'élève à l'origine de la nef est romane; elle est bâtie en briques, comme le reste de l'édifice : ses deux étages supérieurs, avec leurs tourelles, ont été construits en 1843 sur les plans de MM. Chantrel et Bucky, architectes anglais. La nef et le chœur appartiennent au style ogival. La nef n'a que quatre travées et semble avoir été tronquée; elle est séparée du chœur par un jubé moderne, en marbre blanc et noir, décoré de plusieurs statues, dont une, celle du *Père éternel*, est d'Artus Quellyn, et surmonté d'un jeu d'orgues d'un effet pittoresque. A droite et à gauche du maître-autel sont les mausolées en marbre blanc de deux évêques de Bruges, par Pulinx (XVII^e siècle). Les chapelles qui entourent le chœur sont du XVI^e siècle. La cathédrale de Bruges est surtout digne d'intérêt par les nombreuses et belles peintures qu'elle renferme, les plus remarquables sont : un curieux *Crucifiement*, que M. Waagen croit être un ouvrage du XIV^e siècle; trois scènes de la *Passion*, sur un seul panneau, attribuées à Gérard Van der Meire; le *Martyre de saint Hippolyte*, triptyque, de Thierry Stuerbout; *Saint Charles Borromée donnant la communion aux pestiférés*, de Backereel; la *Mort de la Vierge*, de Jean Schoreel; l'*Adoration des bergers*, les *Noce de Cana*, la *Résurrection*, le *Christ au milieu des docteurs*, l'*Entrée à Jérusalem*, le *Portement de croix*, la *Pêche miraculeuse*, la *Madeleine chez le Pharisien*, de Van Orley (ces huit tableaux avaient été peints pour servir de modèles à des tapisseries exécutées par Van der Borgh, et que l'on tend dans le chœur les jours de fête); un triptyque dont le sujet central est l'*Ecce Homo*, par

Pierre Claeissen; une *Descente de croix*, d'Antoine Claeissen; le *Sacre de saint Eloi*, de Martin de Vos; divers ouvrages de Van Oost, de Van Thulden, Jean Maes, Zegers, Pourbus le vieux, Deister, Roose, Van Hoeck, etc.

L'ÉGLISE DE NOTRE-DAME occupe l'emplacement d'une chapelle fondée par saint Boniface vers le milieu du VIII^e siècle. L'édifice actuel, commencé en 1091 sous Charles le Bon, fut achevé en 1119; mais plusieurs parties ont été reconstruites ou ajoutées postérieurement. Elle n'a de remarquable à l'extérieur que sa haute tour carrée, en briques, qui date du XIII^e siècle. La flèche ou aiguille qui surmonte cette tour, et s'élève à 145 m. environ, est du commencement du XVI^e siècle; elle était flanquée autrefois de quatre jolies tourelles en pierres de taille, hautes de 26 m., qui en masquaient la nudité; nous ignorons pour quel motif ou par suite de quel accident elles ont été détruites en 1760. A l'intérieur, un triforium, dont les arceaux sont à cintre surbaissé, règne au-dessus des arcades en tiers-point de la grande nef et se prolonge autour du chœur. Les chapelles des bas-côtés datent du X^e siècle. De même que la cathédrale, l'église de Notre-Dame mérite surtout l'attention pour les trésors d'art qu'elle possède. Le plus précieux de ces trésors est, sans contredit, le groupe en marbre blanc représentant la *Vierge et l'Enfant Jésus*, que l'on attribue à Michel-Ange, sans que cette attribution soit justifiée par un document authentique ou même par le style, mais qui n'en doit pas moins être regardé comme un chef-d'œuvre. Un grand intérêt s'attache aussi aux tombeaux de Charles le Téméraire et de sa fille Marie, épouse de Maximilien, qui se voyaient autrefois dans le chœur, et que Napoléon fit transporter dans une chapelle voisine, après avoir accordé 10,000 fr. pour leur restauration : ces deux mausolées sont ornés de statues en cuivre doré du duc et de sa fille et de figurines de la même matière, délicatement ciselées. On admire encore la chaire, chef-d'œuvre de sculpture en bois, et la tribune des sires de Gruythuyse, qui communiquait avec l'ancien hôtel de ce nom, et qui est construite en bois de chêne, dans le style gothique. Parmi les peintures, il faut citer : le *Crucifiement*, la *Cène*, l'*Adoration des bergers* (triptyque), par Pierre Pourbus; le *Mariage mystique de sainte Catherine*, par Erasme Quellyn; l'*Adoration des mages*, chef-d'œuvre de Gérard Zegers; une *Mater Dolorosa*, de Jean Mostaert; la *Crèche*, par G. de Crayer, etc.

La CHAPELLE DU SAINT-SANG, attenante à l'hôtel de ville, dont il sera parlé ci-après, fut bâtie en 1150 par Thierry d'Alsace, comte de Flandre, sur l'emplacement d'un ancien oratoire dédié à saint Basile. Le prince flamand fit élever cet édifice pour y placer une fiole qui lui avait été donnée par le patriarche de Jérusalem, comme contenant quelques gouttes du sang de Jésus-Christ : d'après les chroniques, ce sang précieux se liquéfiait tous les vendredis; mais le miracle cessa en 1310. La chapelle se compose d'une nef basse qu'on dit fort ancienne, et d'une nef haute, toutes deux de style roman. La tour, d'une forme originale, appartient au style de transition. La façade, en style ogival de la dernière période, est bâtie en pierres bleues et comprend trois portiques superposés et décorés d'élégantes sculptures. Cet édifice a été restauré de 1826 à 1839. Il renferme quelques bons tableaux : une *Descente de croix*, par G. de Crayer; le même sujet, par Van Oost le père; un *Martyre*, par Herregouts; des *Donataires agenouillés*, par P. Pourbus, etc. La chaise où l'on conserve le saint sang est une pièce d'orfèvrerie remarquable, exécutée en 1617 par Jean Crabbe, échevin brugeois.

Parmi les autres églises de Bruges, nous citerons : l'église de Saint-Jacques, reconstruite à la fin du XVI^e siècle, et qui possède des tableaux de Pourbus, Blondeel, Bockhorst, Van Oost le vieux, etc.; — l'église des Capucins, élevée avec le couvent contigu aux frais de la ville en 1617; on y voit un *Saint François*, de Van Hoeck; un tableau d'autel de Bockhorst, etc.; — l'église de Jérusalem (XV^e siècle), remarquable seulement pour la singularité de son plan, que l'on a prétendu à tort être imité de celui du Saint-Sépulcre; — la chapelle du couvent des dames anglaises, construite de 1736 à 1739; elle possède un magnifique autel, formé de marbres précieux d'Égypte et de Perse; les quatre colonnes qui entourent le sanctuaire sont ornées de mosaïques travaillées à Rome; — la chapelle de l'établissement de charité pour les filles pauvres construite, de 1830 à 1833, sur les plans de M. Cools, architecte; le pourtour du sanctuaire est décoré d'une colonnade d'ordre ionique et d'une colonnade d'ordre dorique superposées; des grilles d'une exquise délicatesse, dues au pinceau de Joseph Paelinck, ornent la grande niche où s'élève l'autel.

L'HÔPITAL SAINT-JEAN, dont on fait remonter la fondation à l'an 1118, doit sa célébrité aux admirables peintures de Memling qu'il renferme. D'après une tradition recueillie ou imaginée par Descamps, et longtemps répétée, l'illustre peintre, enrôlé parmi les soldats de Charles le Téméraire, fut blessé à la bataille de Nancy, et revint, épuisé, misérable, dans sa ville natale; il se présenta à l'hôpital Saint-Jean, mais il eut à peine la force de sonner, et tomba évanoui devant la porte; les religieuses le transportèrent dans une de leurs salles et lui prodiguèrent leurs soins. Revenu

à la santé, il témoigna sa reconnaissance en peignant les tableaux que l'on conserve à l'hôpital. Voilà, sans doute, une fort jolie légende; mais il n'est plus guère possible d'y ajouter foi depuis qu'un archéologue anglais, M. Weale, a découvert dans les archives de Bruges que Memling était un des bourgeois notables de cette ville, qu'il avait pignon sur rue, et laissa, en mourant, une fortune assez considérable à ses enfants. Resterait à expliquer la présence dans l'hôpital Saint-Jean d'un si grand nombre de chefs-d'œuvre de Memling. Nous nous bornerons à mentionner ici ces ouvrages, nous réservant de décrire les plus importants sous leur titre spécial. Le plus séduisant et le plus renommé est la *Chasse de saint Ursule*, merveilleux reliquaire, en forme de chapelle gothique, sur les faces duquel Memling a retracé l'histoire de la sainte dans des miniatures à l'huile d'une beauté incomparable. Les autres peintures du célèbre maître sont : un triptyque dont le panneau central représente le *Mariage de sainte Catherine* et dont les volets figurent la *Décollation de saint Jean-Baptiste* et *Saint Jean écrivant l'Apocalypse*; une *Adoration des mages* (avec volets peints intérieurement et extérieurement); une *Déposition de croix* ou *Pietà* (avec volets peints intérieurement et extérieurement); la *Vierge et l'Enfant au donateur* (diptyque); la *Stibille persique*. L'hôpital Saint-Jean possède quelques autres peintures estimables : un *Philosophe méditant*, une *Descente de croix*, la *Maternité*, *Saint Augustin*, etc., de Van Oost le vieux; la *Vierge et l'Enfant Jésus*, l'*Ange gardien*, etc., de Van Oost le jeune; le *Portement de croix*, de P. Claeissen; un *Calvaire* et la *Vierge aux anges*, de J.-B. Frank; la *Résurrection de Lazare* et un portrait, de Deyster; la *Pêche miraculeuse* et deux portraits, de Téniers; deux *Fêtes de village*, de Craesbeeke; un *Ecce Homo* et une *Mater dolorosa*, de Rombouts; des paysages, de Van Artois, Josse de Momper, Achtschelling; des portraits, d'Herregouts le vieux, Van den Berghe, etc.

L'HÔTEL DE VILLE de Bruges fut fondé en 1377 par Louis de Male, comte de Flandre. Bien inférieur aux hôtels de ville de Bruxelles et de Louvain sous le rapport des proportions, il se distingue surtout par la pureté et l'élégance de son style. La façade, seule partie apparente de la construction, a 26 m. 30 de largeur et 19 m. 50 de hauteur; elle était décorée autrefois des armoiries des communes soumises à la juridiction de la ville, et des statues en pierre des comtes et comtesses de Flandre; ces armoiries, et les statues qui occupaient les niches placées entre les fenêtres, ont été détruites par les troupes françaises à l'époque de la Révolution; on travaille depuis quelques années à en faire de nouvelles. Des six tourelles octogones, en encorbellement et à toit pointu, qui couronnaient l'édifice, il ne reste aujourd'hui que celles de la façade principale : elles contribuent par leur élancement à lui donner plus de légèreté. La vaste salle qui occupe presque tout le premier étage de l'hôtel de ville, et qui renferme une bibliothèque composée de plus de 10,000 volumes et de 600 manuscrits, est éclairée par quatre fenêtres ogivales. Le plafond, morceau très-curieux, forme une voûte en bois à ogives et à pendentifs; les culs-de-lampe en pierre ont été sculptés en 1398 par Van Oost; ils représentent les attributs des douze mois de l'année, et les parties centrales des ogives offrent des sujets de l'Ancien Testament. L'hôtel de ville renferme aussi quelques tableaux anciens et modernes : une *Allégorie*, dans le fond de laquelle on distingue une vue de Bruges en 1590, par A. Claeissen; le *Repas d'Esther*, par le même; un *Saint Martin*, par Van Oost le vieux; une carte du territoire de Bruges, peinte en 1562 par Pourbus; le portrait de Marie-Thérèse, par de Visch; celui de Bonaparte, premier consul, par Vien; deux grands paysages d'Achtschelling; divers portraits, etc.

Le PALAIS DE JUSTICE, ancienne résidence des comtes de Flandre, fut abandonné par Philippe le Bon, lorsque ce prince eut fait construire le palais (aujourd'hui en ruine) où naquit Philippe le Beau. Les bâtiments du palais de justice, reconstruits en grande partie en 1722, n'offrent rien de remarquable à l'extérieur; mais ils renferment la fameuse *cheminée*, décorée de sculptures en chêne, dont le musée du Louvre possède une reproduction. Cette vaste décoration, qui date de 1529, aurait été exécutée, suivant une légende, par un condamné à mort, nommé Haltsmann, qui aurait obtenu sa grâce en récompense de ce chef-d'œuvre. Mais il résulte d'un document authentique que plusieurs ouvriers, Herman Glosencamp, Rogier de Smet et Adrien Ras, auraient travaillé à cet ouvrage, sous la direction de Guizot de Beaugrand et de Lancelot Blondeel. Cette cheminée est ornée des statues de Charles-Quint, de Maximilien et de sa femme Marie de Bourgogne, de Charles le Hardi et de Marguerite d'York. Les petits génies qui décorent la frise, ainsi que le bas-relief représentant l'*Histoire de la chaste Suzanne*, sont en marbre blanc. Ce curieux monument a été complètement restauré par M. Geerts, en 1850. Parmi les tableaux que possède le palais de justice, il nous suffira de citer le *Jugement d'un criminel*, par Gilles Thilbrugghe (1659).

Le BEFFROI ou LA TOUR DES HALLES est un monument des plus curieux et des plus origi-